

---

# Performatif et énonciation

---

SÉMIR BADIR

On se propose d'examiner la possibilité d'un rapprochement entre le concept de *performatif*, comme proposé initialement par Austin, et celui d'*énonciation* avancé par Benveniste, en cherchant des arguments dans les travaux de ces deux auteurs. L'examen consistera d'abord à vérifier que le rapprochement ne repose pas sur un malentendu (comme cela arrive si fréquemment) ; ensuite, si l'hypothèse de sa plausibilité trouve une consistance, à regarder en quoi il a donné lieu à une rencontre, quand bien même cette rencontre aurait engagé, presque aussitôt, les deux auteurs dans des voies de théorisation spécifiques dont on montrera, pour finir, qu'elles sont toutes deux problématiques, ce dont leur divergence est déjà un indice fiable.

Un mot de philologie éditoriale avant de venir à l'examen proposé. À prêter foi à ce qu'affirme Benveniste dans un article intitulé « La philosophie et le langage<sup>1</sup> », paru en 1963, les investigations des deux auteurs sont à peu près contemporaines. Benveniste a publié en 1958 l'article « De la subjectivité du langage<sup>2</sup> » dans une revue de psychologie, la même année où s'est tenu à Royaumont un colloque consacré à la philosophie analytique au cours duquel Austin est intervenu avec une conférence, apparemment prononcée en français, intitulée « Performatif-constatif<sup>3</sup> ». Benveniste a pris connaissance du contenu de cette conférence lorsque a paru, en 1962, le recueil *La philosophie*

---

1. É. Benveniste, « La philosophie et le langage », dans *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard, 1976, p. 267-276 (initialement paru dans *Les Études philosophiques*, 18/1, 1963, p. 3-11).

2. É. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », dans *Problèmes de linguistique générale*, *op. cit.*, p. 258-266 (initialement paru dans *Journal de psychologie normale et pathologique*, 55 [juillet-septembre], 1958, p. 257-265).

3. J. L. Austin, « Performatif-constatif », dans Cahiers de Royaumont (dir.), *La philosophie analytique*, Paris, Éditions de Minuit, 1962, p. 271-281, suivi d'une « Discussion », p. 282-304. On ne connaît pas d'original anglais de cet article qui, repris en 1963 dans une publication anglaise (J. L. Austin, « Performative-Constative », dans C. E. Caton (dir.), *Philosophy and Ordinary Language*, Urbana, University of Illinois Press, 1963, p. 22-54), a été traduit du français par G. J. Warnock. La discussion qui a suivi la conférence, également reprise dans le volume d'actes, semble en revanche avoir été menée, au moins en partie (avec une traduction simultanée ?), en anglais.

*analytique*, publié aux Éditions de Minuit<sup>4</sup>. Rappelons en outre que l'ouvrage d'Austin, *How to Do Things with Words*<sup>5</sup>, a paru de manière posthume cette même année 1962, au Royaume-Uni, par les soins de James O. Urmson, qui a compilé des notes de conférences données à Harvard en 1955 et les a complétées par d'autres sources manuscrites. Benveniste ne semble pas avoir connaissance de cette parution lorsqu'il rédige son article consacré aux rapports entre la philosophie du langage et la linguistique quoique ciblé, bientôt, sur une comparaison des positions d'Austin avec les siennes propres.

### UN RAPPROCHEMENT FONDÉ

Quant au rapprochement entre les démarches des deux auteurs, la lecture des articles respectifs de Benveniste (celui de 1958) et d'Austin convainc non seulement qu'il est fondé mais aussi qu'il l'est même davantage que Benveniste veut bien le laisser entendre dans l'article de 1963. Il est vrai que la lecture de *How to Do Things with Words*, que Benveniste ne connaissait pas, vient considérablement renforcer cette conviction. Pour que le lecteur puisse se faire à son tour une opinion, je procéderai de la manière suivante. Je commencerai par dresser un plan de l'article de 1963. Je poursuivrai en proposant, selon les articulations de la discussion, des commentaires et compléments de lecture issus des articles rapprochés par Benveniste, à savoir « Performatif-constatif » d'Austin et « De la subjectivité dans le langage » de Benveniste, ainsi que de *How to Do Things with Words*.

#### Plan de l'article de Benveniste, « La philosophie analytique et le langage »

L'article suit un plan classique : introduction (p. 267-268), où Benveniste se réjouit que la philosophie, enfin, s'intéresse sérieusement au langage ; résumé de l'article d'Austin (p. 269-270) ; discussion de l'article en question (p. 271-275) ; des conclusions (p. 276) selon lesquelles, à l'encontre d'Austin, Benveniste estime qu'il convient de maintenir la distinction entre constatif et performatif, et aussi qu'il est nécessaire de distinguer entre sens et référence.

La discussion est égrenée en huit points, en suivant, là encore, une progression attendue : 1) délimitation et choix des exemples (doute à propos de l'efficacité performative de formules sociales comme « Je m'excuse », « Je vous conseille de le faire ») ; 2) définition sémantique et syntaxique des énoncés

4. Benveniste n'a pas pu en entendre parler auparavant, puisqu'il note son regret que « la date à laquelle a eu lieu ce colloque n'apparaisse nulle part dans la publication » (É. Benveniste, « La philosophie et le langage », art. cité, p. 267).

5. J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

performatifs, où Benveniste dégage trois formes linguistiques propres au performatif ; 3) domaines d'usage de ces énoncés, à savoir les actes d'autorité et les engagements ; 4-6) propriétés théoriques des performatifs ; 7-8) cas particuliers : les impératifs et les avertissements nominaux (tel le simple mot « chien », l'exemple se trouvant dans l'article d'Austin).

Cette discussion a été précédée par une mention de l'intérêt que Benveniste a porté lui-même, dans l'article de 1958, à un « fait de langage » qui sert de « fondement à l'analyse » : il y a une différence entre « Je jure », qui est un acte, et « Il jure », qui est une information. Le passage vaut d'être cité : « Or *je jure* est une forme de valeur singulière, en ce qu'elle place sur celui qui s'énonce *je* la réalité du serment. Cette énonciation est un *accomplissement* : "jurer" consiste précisément en l'énonciation *je jure*, par quoi Ego est lié. L'énonciation *je jure* est l'acte même qui m'engage, non la description de l'acte que j'accomplis<sup>6</sup>. »

### Retour sur quelques points de discussion

On voudrait à présent revenir sur différents points (4-8) mis à la discussion par Benveniste en y apportant, par des compléments de lecture, des éléments d'interprétation.

*L'authentification de l'acte.* — Selon Benveniste, l'énoncé performatif n'a de réalité que s'il est *authentifié* comme acte. Hors des circonstances qui le rendent performatif, un tel énoncé n'est... que *parole*<sup>7</sup>. Comparez, par exemple, « La séance est ouverte » et « La fenêtre est ouverte » : énoncé performatif dans le premier cas, simple « parole » dans le second, malgré des constructions syntaxiques similaires. Les conditions Γ<sub>1</sub> et Γ<sub>2</sub> décrites dans *How to Do Things with Words*<sup>8</sup> renvoient à cette authentification des actes par eux-mêmes (Γ<sub>2</sub>) et par les pensées, sentiments et intentions qui les animent (Γ<sub>1</sub>). Elle est également présente dans le premier article de Benveniste, mais selon une autre modalité : « Cette condition n'est pas donnée dans le sens du verbe, c'est la "subjectivité" du discours qui la rend possible<sup>9</sup>. »

*L'unicité de l'énoncé performatif.* — Pour Benveniste, un énoncé a pour propriété d'être unique : en tant qu'acte il ne peut être répété<sup>10</sup>. Cette propriété était déjà mise en avant dans l'article de 1958 : « À quoi donc *je* se réfère-t-il ? À quelque chose de très singulier, qui est exclusivement linguistique : *je* se réfère à l'acte de discours individuel où il est prononcé, et il en désigne le

6. É. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », art. cité, p. 265.

7. É. Benveniste, « La philosophie et le langage », art. cité, p. 273.

8. J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, op. cit., p. 39.

9. É. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », art. cité, p. 265.

10. É. Benveniste, « La philosophie et le langage », art. cité, p. 273.

locuteur<sup>11</sup>. » Et, juste à la suite : « C'est un terme qui ne peut être identifié que dans ce que nous avons appelé ailleurs une instance de discours, et qui n'a de référence qu'actuelle<sup>12</sup>. » Ou, précédemment : la parole est habilitée à servir d'instrument de communication par le langage, « dont elle n'est que l'actualisation<sup>13</sup> ». Singularité, actualisation : en dépit des exemples que le linguiste peut en donner, l'énoncé performatif n'accède pas à la généralité d'une formule, mais est ramené à la condition de son énonciation. En revanche, chez Austin, cette unicité est peu mise en évidence – nous allons revenir sur cette difficulté (voir *infra*, « Énoncés de langue et types d'actes : le problème de l'abstraction »).

*Sui-référentialité*. — Pour Benveniste, le performatif est *sui-référentiel*<sup>14</sup> ; il réfère à une réalité qu'il constitue lui-même (voir « Par la présente... »). L'acte s'identifie avec l'énoncé de l'acte. Le signifié est identique au référent.

À nouveau, on peut retrouver la propriété de *sui-référentialité* thématisée dans plusieurs articles de Benveniste : dans l'article « De la subjectivité dans le langage », à propos du temps linguistique<sup>15</sup>, mais aussi, dans un article antérieur, à propos des formes pronominales<sup>16</sup>. Pour l'exposé des performatifs, Austin se sert du même exemple que Benveniste (*hereby*, par la présente), sans qu'il soit explicitement question d'auto-référence. « This serves to indicate that the utterance (in writing) of the sentence is, as it is said, the instrument effecting the act of warning, authorizing, etc.<sup>17</sup> ».

*Les impératifs et les avertissements*. — Pour Benveniste, les impératifs ne sont pas performatifs, et leur énoncé n'est pas un acte car, à l'encontre de l'énoncé performatif qui dénomme l'acte performé, l'impératif ne dénomme pas l'union (souhait ou commandement) qu'il produit<sup>18</sup>. Du fait qu'Ego prononce une formule contenant un verbe à la première personne du présent, il nomme la performance de parole et son performateur ; à défaut de la présence d'une première personne (par exemple, dans « La séance est ouverte » ou « Il est décidé que... »), la performance nommée, pour être authentifiée comme acte, doit l'être par la personne idoine, c'est-à-dire par celle qui ouvre la séance ou qui

11. É. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », art. cité, p. 261.

12. *Ibid.*, p. 261-262.

13. *Ibid.*, p. 259.

14. É. Benveniste, « La philosophie et le langage », art. cité, p. 274.

15. É. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », art. cité, p. 263.

16. É. Benveniste, « La nature des pronoms », dans *Problèmes de linguistique générale*, *op. cit.*, p. 254 (initialement publié dans M. Halle (dir.), *For Roman Jakobson*, La Haye, Mouton, 1954, p. 34-37).

17. J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, *op. cit.*, p. 57; voir également J. L. Austin, « Performatif-constatif », art. cité, p. 273.

18. É. Benveniste, « La philosophie et le langage », art. cité, p. 274-275.

décide de quelque chose. Selon le même argument, les avertissements nominaux ne sont pas des énoncés performatifs. Pour le linguiste, il ne faut pas prendre l'implication extralinguistique (l'avertissement que l'énoncé *Chien* peut constituer) comme équivalent de l'accomplissement linguistique (ce que cet énoncé dit, fût-il en situation de produire l'implication extralinguistique désirée). Il nous semble que le différend entre Austin et Benveniste relatif aux impératifs résulte de ce que Benveniste n'envisage pas de performatif autrement qu'explícite. Or, pour Austin, les impératifs sont des performatifs primaires<sup>19</sup> ; idem pour *Chien* (où les exemples sont alors *Bull* et *Thunder*<sup>20</sup>). Mais le différend s'arrête là puisque Benveniste reconnaît qu'à l'instar des performatifs explicites, ces énoncés produisent un comportement chez ceux qui les reçoivent.

Comme on le voit, des points à discuter, aucun ne résiste véritablement à l'analyse, même si l'on constate des différences d'insistance sur tel ou tel point. Les exemples mentionnés sont les mêmes et l'analyse est en définitive corroborée par les deux approches, même s'il arrive que les auteurs en tirent des conclusions quelque peu différentes au sujet de leur qualité de performatifs. Il se confirme donc que le rapprochement entre les deux pensées est étroit.

### Performatif et énonciation subjective

Naturellement, le terme même de *performatif* demeure la propriété intellectuelle du seul Austin, comme Benveniste le reconnaît d'ailleurs très volontiers. Si ce dernier perçoit un rapprochement à faire, c'est avec un concept qu'il a désigné autrement. Ainsi, lorsqu'il termine son article en ne voyant pas « de raison pour abandonner la distinction entre performatif et constatif », l'estimant au contraire « justifiée et nécessaire à condition qu'on la maintienne dans les conditions strictes d'emploi qui l'autorisent<sup>21</sup> », c'est en cherchant à mettre sa conclusion dans les termes adoptés par Austin. Qu'aurait donné une formulation dans ses propres termes ? Une hypothèse se dégage en fonction d'un recoupement entre les deux articles allégués, celui de 1958 et celui de 1963. Dans celui de 1963, Benveniste rapporte les préoccupations d'Austin aux siennes propres en évoquant des « formes subjectives de l'énonciation linguistique<sup>22</sup> ». Dans celui de 1958, une différence est établie entre une « énonciation "subjective" » – les guillemets à *subjective* étant de Benveniste – et une « énonciation "non subjective"<sup>23</sup> » appliquée au cas de verbes tels que « jurer »,

19. J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, op. cit., p. 73-74.

20. *Ibid.*, p. 72.

21. É. Benveniste, « La philosophie et le langage », art. cité, p. 276.

22. *Ibid.*, p. 270.

23. É. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », art. cité, p. 265.

« promettre », « garantir », etc. Les correspondances terminologiques suivantes peuvent dès lors être proposées :

Chez Austin	Chez Benveniste
Constatif	Énonciation « non subjective »
Performatif	Énonciation « subjective »

## DIVERGENCES THÉORIQUES

Il va de soi que la minutie qui a été observée pour établir le rapprochement entre la pensée de Benveniste et celle d'Austin suppose des conditions défavorables : l'une relève de la linguistique, l'autre de la philosophie. Si Benveniste choisit pour son article un intitulé aussi générique que « La philosophie analytique et le langage », quoiqu'il y entre dans des considérations très précises, c'est sur fond de cette prédisposition des linguistes à se tenir éloignés de toute « métaphysique<sup>24</sup> » (les guillemets sont les siens).

C'est donc bien l'observation d'un rapprochement théorique qui a valeur historique et, à cet égard, Benveniste ne s'est guère trompé. La pragmatique a bénéficié de cette rencontre en se situant à la croisée des chemins de la linguistique et de la philosophie. En France, en particulier, le courant théorique de la « pragmatique intégrée » initiée par Oswald Ducrot s'est développé précisément à la conjonction des pensées d'Austin et de Benveniste<sup>25</sup>. Et l'on trouve chez Ducrot bien des propositions permettant d'articuler et de développer la théorie des actes de langage avec une théorie de l'énonciation.

On souhaite pourtant envisager ici l'option opposée à celle prise par la pragmatique. C'est-à-dire qu'après avoir montré les motifs du rapprochement, on cherchera des raisons pour tenir les deux projets nettement distincts. Dans un premier temps, il s'agira de noter, comme pour le rapprochement, les points de divergence en leur apportant des indices probants. Dans un second temps, on voudrait montrer, quoique trop rapidement sans doute, quelles valeurs ces divergences engagent pour les projets théoriques respectifs de Benveniste et d'Austin.

24. É. Benveniste, « La philosophie et le langage », art. cité, p. 267.

25. Voir à ce sujet J. Moeschler, A. Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil, 1994, p. 79-91.

## Des horizons philosophiques distincts

Lorsque Benveniste rapporte que l'article d'Austin se conclut par un appel à « une théorie plus générale de ces actes de discours<sup>26</sup> », la citation est exacte, mais il n'est pas vrai qu'elle conclut l'article d'Austin. Dans les lignes de conclusion, la formulation y est légèrement différente : « Ce dont on a besoin [...] c'est d'une doctrine nouvelle, à la fois complète et générale [...] de ce que j'appelle l'acte de discours<sup>27</sup>. » D'une formulation à l'autre, une insistance se fait entendre. L'emploi du singulier à *acte* montre que c'est sur lui que doit s'exercer l'effort théorique. La *doctrine* nouvelle que convoque Austin est une théorie générale des actes, comme elle engloberait les actes de discours. Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler à ce propos qu'à Oxford Austin enseignait la philosophie morale, comme celle-ci s'attache aux finalités des actions et des comportements humains. Naturellement, l'horizon des réflexions de Benveniste est tout autre. Les conclusions propres à son article invitent à trouver « la délimitation exacte du phénomène de langue<sup>28</sup> ». Aussi, dans la citation d'Austin, c'est plutôt le terme « discours » que Benveniste prendrait pour cible de la théorisation.

Or ceci n'est pas seulement une manière de renvoyer les deux penseurs à des intérêts disciplinaires spécifiques, la philosophie et la linguistique. En fait, sur le plan de l'analyse linguistique, les deux savants sont d'accord – plus que ne le suppose Benveniste sur la base de l'article lu. Par exemple, quant à l'efficacité performative, Austin admet sans aucune difficulté que des formules telles que « Je m'excuse » ou « Je vous conseille de le faire » ne constituent pas nécessairement des énonciations performatives<sup>29</sup>. Dans l'article lu par Benveniste, il précise que celles-ci trouvent dans ces formules des expressions possibles<sup>30</sup>. De même, la distinction sémantique entre le dit (*dictum*) et le fait (*factum*) est clairement avancée par Austin dans la 4<sup>e</sup> conférence<sup>31</sup>, avec le même but que Benveniste. Si les vues divergent entre les deux auteurs, c'est bien sur le plan philosophique, en termes de tradition de pensée évidemment, mais surtout en termes d'horizon philosophique et de visée épistémologique.

On en trouve un bon témoignage dans la fin de la réponse qu'a faite Austin à une intervention d'un certain « M. Poirier » (peut-être l'épistémologue français

26. J. L. Austin, « Performatif-constatif », art. cité, p. 279 ; cité par É. Benveniste dans « La philosophie et le langage », art. cité, p. 270.

27. J. L. Austin, « Performatif-constatif », art. cité, p. 281.

28. É. Benveniste, « La philosophie et le langage », art. cité, p. 276.

29. J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, op. cit., p. 40.

30. J. L. Austin, « Performatif-constatif », art. cité, p. 273.

31. J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, op. cit., p. 47.



René Poirier) lors de la discussion qui a suivi, au colloque de Royaumont, la prononciation de la conférence et qui est reprise elle aussi dans le recueil publié :

Mais irais-je jusqu'à dire que tous les énoncés de ce genre sont dans le même cas, ou même que le rôle essentiel d'aucun soit d'exprimer quoi que ce soit de nos états intérieurs ? La promesse est ici le garant de l'intention. Mais surtout, et à mon sens cet aspect est de beaucoup le plus important, la phrase me lie par un contrat et m'engage à faire quelque chose.

Je ne voudrais pas faire de la valeur expressive d'un énoncé de ce genre, par rapport à notre vie mentale, le caractère essentiel, ni même principal, d'une expression performative<sup>32</sup>.

Je paraphrase : Austin reconnaît qu'il y a deux aspects à considérer dans les énoncés performatifs, mais l'un est inessentiel (l'expression d'une intention), l'autre au contraire est très important (l'action de promesse).

Voilà ce avec quoi Benveniste ne pouvait que se démarquer (quoique Benveniste ne fasse nullement allusion à cette discussion dans son article), puisque c'est dans le cadre d'une étude sur « la subjectivité dans le langage » qu'est advenue chez lui l'étude des énoncés performatifs, préalablement à sa lecture d'Austin (et donc sans employer cette expression).

La promesse est-elle le garant de l'intention, comme le concède Austin ? Pour Benveniste, elle fait bien plus que cela. Rappelons cette proposition célèbre :

C'est dans l'instance de discours où *je* désigne le locuteur que celui-ci s'énonce comme « sujet ». Il est donc vrai à la lettre que le fondement de la subjectivité est dans l'exercice de la langue<sup>33</sup>.

Pour le concept de performatif, la conclusion à tirer est nette. Il y a deux manières de le définir : soit, avec Austin, en mettant l'accent sur la convention sociale qu'il suppose ; soit, avec Benveniste, en mettant l'accent sur l'instauration du sujet – de la *subjectivité du sujet*, si le lecteur juge cette explicitation nécessaire – qu'elle implique ; l'énonciation est à la fois cette instauration du sujet et l'instanciation de ses *actes*.

Pour marquer davantage l'opposition entre les deux pensées, il est intéressant de remarquer l'incidence de la psychologie sur leurs réflexions. Austin, juste à la suite du précédent passage cité, ajoute :

Et si vous le voulez bien, je n'irai pas faire appel au psychologue pour m'aider à interpréter ces expressions. Il me semble que le menteur

32. J. L. Austin, « Performatif-constatif », art. cité, p. 304.

33. É. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », art. cité, p. 262.



aurait beaucoup plus de choses à m'apprendre que le psychologue sur ce point<sup>34</sup>.

L'article de Benveniste « De la subjectivité dans le langage » se conclut, quant à lui, sur ces phrases :

Bien des notions en linguistique, peut-être même en psychologie, apparaîtront sous un jour différent si on les rétablit dans le cadre du discours, qui est la langue en tant qu'assumée par l'homme qui parle, et dans la condition d'*intersubjectivité*, qui seule rend possible la communication linguistique<sup>35</sup>.

Les positions philosophiques des deux penseurs se font distinctement entendre dans la relation qu'ils entretiennent avec la psychologie. Elle est faite d'un cordial rejet de la part d'Austin, en cela « héritier (presque) direct des positivistes logiques, auxquels il s'oppose<sup>36</sup> », pour reprendre un jugement exprimé par François Recanati dans la postface à l'édition française de *How to Do Things with Words*. Elle rejoint, chez Benveniste, la démarche phénoménologique d'un Merleau-Ponty, avec la prépondérance qu'elle accorde au sujet, bien au-delà de la seule sphère mentale.

### Entre sens et référence : le problème de la signification

Le linguiste et le philosophe se rencontrent en réalité sur le terrain de la signification linguistique, et ce terrain est extrêmement instable. Le linguiste y vient par des besoins d'analyse de formes linguistiques, tels les pronoms et les temps verbaux : ces formes ne peuvent être distinguées sans le développement d'une théorie sémantique. Le philosophe, pour sa part, a le souci de soutenir les problèmes « métaphysiques » (pour reprendre à Benveniste de prudents guillemets) ou épistémologiques par le support de formes sur lesquelles un contrôle rationnel peut être effectué : ces formes, s'il ne les invente (comme le font les philosophes analytiques à partir de la logique et des mathématiques), il est amené à les saisir dans le langage ordinaire.

C'est bien en saluant l'intérêt que les philosophes d'Oxford portent aux formes du langage ordinaire que Benveniste regarde la possibilité d'une rencontre.

34. J. L. Austin, « Performatif-constatif », art. cité, p. 304.

35. É. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », art. cité, p. 266.

36. F. Recanati, « Du positivisme logique à la philosophie du langage ordinaire : naissance de la pragmatique », dans J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 2002, p. 189.

Cependant, il conclut son article sur un désaccord théorique en présentant deux propositions opposées à celles qu'il a lues, ou cru lire, chez Austin :

- la distinction entre performatif et constatif doit être maintenue<sup>37</sup> ;
- la distinction entre sens et référence également<sup>38</sup>.

La lecture de *How to Do Things with Words* aurait pu rassurer Benveniste sur ces deux points. D'une part, Austin donne jusqu'au bout crédit à l'opposition performatif *vs* constatif ; simplement, elle ne lui paraît plus si fondamentale et peut être résolue (résoudre n'est pas dissoudre) dans la théorie des actes de langage (celle qui met en place les distinctions du locutoire, de l'illocutoire et du perlocutoire). D'autre part, Austin ne prétend nullement abolir la distinction entre sens et référence ; il la tient même pour essentielle<sup>39</sup>.

En fait, le désaccord ne vient pas tant du maintien ou non des distinctions conceptuelles susmentionnées que du moyen de leur articulation. Or on peut reconnaître que, chez Benveniste, la propriété de sui-référentialité assignée aux performatifs suspend l'application de la distinction théorique entre sens et référence : ce à quoi l'énoncé fait référence, c'est seulement à son propre sens, et il se trouve que ce sens est celui d'un acte de langage. À la limite, on pourrait considérer que les concepts de sens et de référence n'ont pas à être autrement définis que par leur distinction. Dans ces conditions, l'énoncé constatif est celui qui maintient cette distinction tandis que l'énoncé performatif la suspend. Chez Austin, l'articulation des deux distinctions conceptuelles n'est pas posée. Et, dans la reformulation générale de la théorie des actes de discours, elle sera même évitée puisqu'à la suite de la distinction de trois types d'actes – locutoire, illocutoire et perlocutoire –, Austin fait dépendre le sens et la référence du seul acte locutoire<sup>40</sup>, réservant à l'acte illocutoire et à l'acte perlocutoire

37. La proposition en fonction de laquelle Benveniste peut le plus facilement justifier son désaccord est celle-ci : « Notre antithèse Constatif-Performatif aura peine à survivre » (J. L. Austin, « Performatif-constatif », art. cité, p. 279 ; cité par É. Benveniste dans « La philosophie et le langage », art. cité, p. 270).

38. Il n'est pas explicitement fait état de la distinction entre sens et référence dans l'article d'Austin, mais on peut aisément sentir qu'elle y intervient. Par exemple, pour avoir le soupçon que « La France est hexagonale » est une proposition à la fois vraie et fausse, il faut suspendre la distinction entre sens et référence : en fonction du sens qu'on accorde à « hexagonale » (un linguiste dirait plus précisément : d'une *acception* de sens), l'énoncé sera, en référence au territoire français, vrai *ou* faux, nullement vrai *et* faux.

39. « [...] just as it has become essential to distinguish sense and reference within meaning » (J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, op. cit., p. 100).

40. J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, op. cit., p. 93.

d'autres manières de « faire sens » : respectivement, par les « valeurs » (*force*, en anglais<sup>41</sup>) et par les « effets » (*consequential effects*<sup>42</sup>).

Ces solutions demeurent toutefois fragiles. Du côté de Benveniste, s'il n'y a pas de difficulté à établir que le sens d'un verbe puisse être un acte de langage, il reste à comprendre comment la référence d'un énoncé puisse être son sens (que constitue cet acte). C'est pour répondre à cette difficulté que le linguiste introduit une nouvelle distinction, entre énonciation « non subjective » et énonciation « subjective ». Cette solution ne fait pourtant que déplacer le problème qu'elle prétend résoudre : qu'est-ce donc qu'une énonciation « subjective » ? Et en quoi se distingue-t-elle d'une énonciation « non subjective » ?

Du côté d'Austin, il faudrait comprendre comment le concept de valeur illocutoire se distingue de celui de référence, dès lors que tous deux ont tendance à déporter le langage vers un « au-delà » du langage, qu'on peut atteindre par son usage. Or, que cette distinction soit problématique, c'est ce qu'Austin suspecte sur un plan théorique :

the theory of « meaning » as equivalent to « sense and reference » will certainly require some weeding-out and reformulating in terms of the distinction between locutionary and illocutionary acts (*if this distinction is sound*)<sup>43</sup>.

La signification a d'abord été distinguée de la valeur, de sorte que l'une et l'autre puissent être conçues indépendamment l'une de l'autre. Mais, dans ce passage, Austin semble se risquer davantage : l'acte illocutoire ne se distinguerait pas de l'acte locutoire sans que la théorie de la signification, en particulier la distinction du sens et de la référence dans cette théorie, doive être « reformulée », ce qui anéantit l'indépendance conceptuelle d'abord proposée.

L'application de cette distinction dans la théorie des actes de langage n'est pas mieux assurée, puisque Austin reconnaît que le critère du vrai-faux (*true-false*) pour la référence afférente à un acte locutoire n'est pas déconnecté des circonstances d'énonciation, partant des critères procédant au bonheur ou au malheur (*happy-unhappy*) servant à justifier les valeurs illocutoires et les effets perlocutoires. Ce que, dans une note manuscrite rapportée par l'éditeur anglais, Austin donne à entendre sous la forme de cette question générale : « Won't all utterances be performative<sup>44</sup> ? » Si les critères de vérité et de bonheur ne sont pas indépendants l'un de l'autre, alors la théorie des types d'actes tombe aussi sûrement que la distinction constatatif-performatif qu'elle cherchait à résoudre.

41. *Ibid.*, p. 100.

42. *Ibid.*, p. 101.

43. *Ibid.*, p. 148.

44. *Ibid.*, p. 103, n. 1.

On ne lira donc pas à la légère, comme simple précaution oratoire, cette stipulation mise, paradoxalement, à la fois entre parenthèses et en italiques, dans le précédent passage cité : « (*if this distinction is sound: it is only adumbrated here*)<sup>45</sup> ».

### Énoncés de langue et types d'actes : le problème de l'abstraction

Le fond du problème réside selon nous dans le statut conceptuel du *sens*. Ce concept n'est pas défini par Austin, du moins il ne l'est pas dans ses rapports aux performatifs et aux actes de langage. Mais la difficulté de son usage affleure dès que l'on se demande comment un énoncé peut avoir quelque signification.

Il est symptomatique qu'Austin n'ait pas un mot unique pour désigner un énoncé. Introduire à la question des performatifs l'oblige, dès le début de la première conférence, à effectuer une série de glissements dans le choix des expressions relatives à l'énoncé. D'abord, l'énoncé est le *statement*, par quoi on reconnaît l'énoncé constatif des philosophes. Ensuite, avec l'appui des « grammairiens », Austin observe d'autres *sentences* que les *statements*. Ces énoncés-*sentences* vont pouvoir ainsi se partager entre performatifs et constatifs. Dans ce temps initial de la réflexion, il faut considérer que certains de ces énoncés sont des actions, ce qui suppose qu'ils se soient réellement produits. La production d'un énoncé-*sentence*, en anglais, se lit chez Austin sous la forme « the uttering of the sentence<sup>46</sup> », mais trouve bien vite à se faire connaître sous la forme d'*utterances*. Finalement, cela même ne suffit pas, car il faut encore distinguer de l'énoncé-*utterance* comme produit l'*acte* qui le produit. Cet acte, réel et unique, n'a plus pour corrélat l'énoncé-*sentence* (*uttering the sentence*) mais bien l'énoncé-*utterance*. La production en tant qu'acte de l'énoncé-*utterance* se découvre alors selon la formule « the issuing of the utterance<sup>47</sup> ». Pour envisager la difficulté théorique que ces glissements induisent, il suffit de rappeler que le constatif, lui aussi, peut être à la fois *sentence*, *utterance* et appeler des actes d'*uttering* et d'*issuing*.

Dans la présentation de la première distinction conceptuelle (celle du constatif et du performatif), Austin passe sans cesse, et *subrepticement*, d'un niveau à l'autre. Il ne faut pas s'étonner dès lors si le test de la traduction s'est révélé très problématique. Gilles Lane, le traducteur de *How to Do Things with Words*, a opté pour une solution uniforme (non sans avertir, en notes, des difficultés auxquelles il a été confronté), celle d'*énonciation performative*. Cette option est certainement la plus apaisante pour la compréhension de la théorie

45. *Ibid.*, p. 148.

46. *Ibid.*, p. 5.

47. *Ibid.*, p. 6.

austinienne. Elle a un prix, toutefois : c'est de couper cette théorie de la tradition dans laquelle elle s'inscrit, fût-ce en s'opposant, où il n'est question que d'*énoncés*. Austin, pour sa part, ne s'y est pas résolu et s'était bravement tenu, dans la conférence à Royaumont, à l'*énoncé performatif*.

Or la présentation de la seconde distinction conceptuelle (celle du locutoire, de l'illocutoire et du perlocutoire) ne résout pas le problème. Au contraire, elle l'étend au delà du domaine du langage, puisque Austin nous demande d'envisager des « types d'actes » très particuliers. Il ne s'agit pas de concevoir que des actes réels et uniques se regroupent en différents espèces au sein d'une catégorie, mais bien que chaque acte authentique (*genuine*) se divise lui-même en trois types hiérarchisés d'acte, ceux prévus par sa théorie. À nouveau, Austin a été le premier critique de telles propositions théoriques, de sorte que des guillemets de défiance entourent le concept de ces actes abstraits :

Furthermore, in general the locutionary act as much as the illocutionary is an abstraction only: Every genuine speech act is both. [...] But, of course, typically we distinguish different abstracted 'acts' by means of the possible slips between cup and lip, that is, in this case, the different types of nonsense which may be engendered in performing them<sup>48</sup>.

En quoi ces problèmes sont-ils liés à la conception du sens ? En ceci que l'*abstraction* d'un acte ou un énoncé peut faire l'objet, par contraste avec sa *production*, n'est pas autre chose, à notre avis, que son sens. On est alors conduit à envisager différentes manières dont une énonciation peut faire sens ; sauf que ce concept de sens dépend lui-même d'une de ces manières (l'acte locutoire), ce qui nous ramène au problème précédent, et invite en fin de compte à se demander ce qui justifie la diversité des sens du sens.

Benveniste, quant à lui, s'est bien confronté au problème du sens. Il y était tenu par sa propre appartenance à une tradition de pensée, celle de la linguistique saussurienne. La langue, en effet, est une abstraction (un système) de formes dont le sens a cette inquiétante étrangeté de se transformer au cours du temps, en toute autonomie à l'égard de la volonté et de la conscience que les sujets parlants en ont. Là encore, pour fixer la place du sens, le prix théorique est lourd. Dans « L'appareil formel de l'énonciation<sup>49</sup> », Benveniste renonce, purement et simplement, à aborder la distinction entre constatif et performatif qui lui avait paru précédemment si nécessaire. Plus globalement, sa théorie se dérobe à la distinction établie entre « énonciation historique » (référentielle)

48. *Ibid.*, p. 146.

49. É. Benveniste, « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 17, 1970, p. 12-18 (repris dans *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1980, p. 79-88).

et « énonciation du discours » (sui-référentielle), distinction qui avait pourtant soutenu l'émergence du concept de discours<sup>50</sup>. Le sens (ou mode de signification *sémiotique*) est entièrement à verser du côté de la langue, tandis que la référence (mode de signification *sémantique*) redevient un critère uniforme qui s'applique au discours. La théorie benvenistienne s'est donc en quelque sorte radicalisée : si l'énoncé est une abstraction, une *forme* de langue, son énonciation est toujours « subjective ». La signification qui se dégage d'une telle énonciation n'a dès lors qu'une référence possible : l'intersubjectivité des sujets parlants. Il n'y a donc plus moyen de distinguer à partir de cet appareil théorique différents types d'énoncés ni différents types d'énonciation.

Comme la théorie générale des actes du discours, la théorie de l'énonciation reproduit ainsi sous la forme de niveaux d'abstraction ce qu'elle avait commencé par saisir comme des différences entre énoncés-énonciations appartenant à la même « couche » indéterminée de réalité.

La philosophie et la linguistique, par l'entremise d'illustres représentants, se sont saisies de façon concomitante d'une même question. L'examen des rapprochements à faire entre leurs approches respectives est facilité par la lecture que Benveniste a faite de l'article d'Austin. On observe alors que, tant qu'il s'est agi d'étudier des formes linguistiques, les deux savants, en dépit de difficultés apparentes de vocabulaire, sont tombés d'accord sur les différences pertinentes à établir. Les divergences apparaissent lorsqu'il s'agit de justifier ces différences par un travail de théorisation. Cette fois, le vocabulaire employé n'est plus indifférent ; il engage des gestes théoriques spécifiques : *performatif* vers une théorie de l'acte, *énonciation* vers une théorie du discours. Pourtant, ces divergences mêmes trahissent la difficulté qu'éprouvent le linguiste non moins que le philosophe à rendre compte du rôle de la signification et de l'abstraction dans leurs démarches, deux problèmes qui se cristallisent dans le concept (ou supposé concept) de sens.

---

50. Voir É. Benveniste, « Les relations de temps dans le verbe français », dans *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, *op. cit.*, p. 245 (article initialement publié dans *Bulletin de la société de linguistique*, LIV-1, 1959, p. 69-82).